

ANGELICA GORODISCHER

**PRODIGES**



LA VOLTE

## PRODIGES



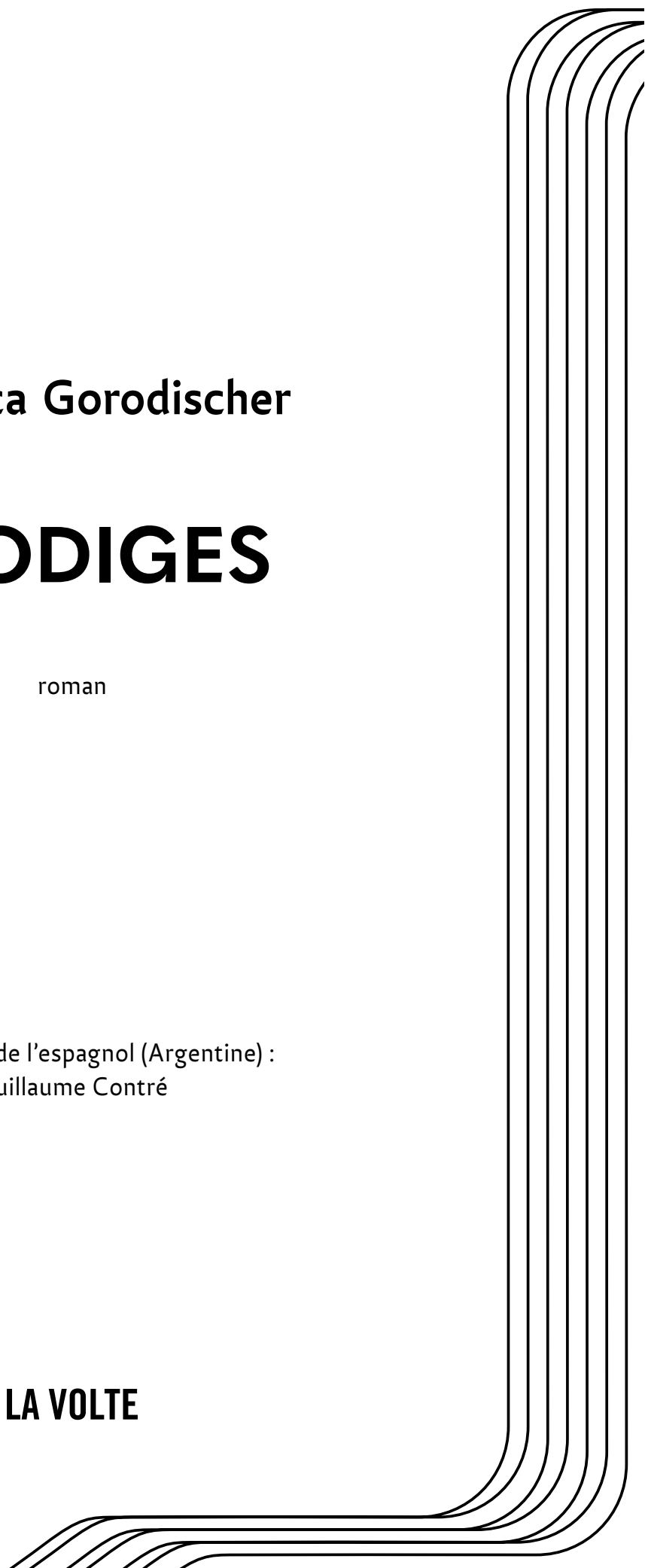
Angélica Gorodischer

# PRODIGES

roman

Traduction de l'espagnol (Argentine) :  
Guillaume Contré

LA VOLTE





*CE LIVRE EST POUR MES AMIES*

*CHITA LURASCHI*

*HEBE CAVIGLIA*

*MARÍA DEL CARMEN MARINI*

*MARÍA ESTHER PAOLETTI*

*MELE BRUNIARD*

*NIDIA ARMENGOD*

*SUSANA PAOLETTI*

*TATÁ RAIMONDI*

*VERÓNICA LARDONE*

*ET POUR MES SŒURS DU NORD*

*MARIE NIMIER*

*URSULA LE GUIN*



« ... LES CHOSES COMMENCENT VRAIMENT DERRIÈRE CE QUI A LIEU. »

JOÃO GUIMARÃES ROSA



PREMIÈRE PARTIE :

# LA CHIMÈRE



# 1.

Le jour où dame Nashiru arriva à la pension de la rue Scheller, un léger tremblement que personne ne remarqua, si ce n'est Katja, parcourut la maison. Les fondations du monde ne furent pas ébranlées, des fléaux ne se répandirent pas, les fils aînés ne moururent pas, il n'y eut pas de catastrophes, les eaux du Genil n'engloutirent pas dix villages, la mort noire ne parvint pas à Addis-Abeba, les sorciers de Yauyuos ne rêvèrent pas de chiens à tête humaine, les parois de la grotte de Nerja ne se fendillèrent pas, les bateaux ne coulèrent pas dans la rade de Banff, les volcans n'entrèrent pas en éruption, des îles ne disparurent pas, les vergers ne desséchèrent pas, les architraves des vieilles cathédrales ne noircirent pas, les gardiens de cimetières n'eurent aucune raison de s'inquiéter, de même que les policiers, les agents de circulation, les sergents, les geôliers, les collecteurs d'impôts, les juges et les bourreaux, néanmoins la maison trembla et Katja, qui était dans la cour, penchée sur un grand récipient en fer-blanc, regarda l'eau et se dit que certains êtres ont des ailes et pourtant les cachent. Elle ne savait pas ce qu'elle voulait dire par là, mais elle était habituée aux pensées

rapides et opaques, elle ne s'en effrayait plus et n'interrompait pas son activité pour se demander, immobile, de quoi peut-il bien s'agir, qu'ai-je voulu dire, pourquoi ai-je pensé cela, est-ce un souvenir, quelque chose entendu en passant, de quoi peut-il bien s'agir. Elle savait déjà se dire en silence et sans s'étonner des phrases qui lui paraissaient étrangères et l'étaient peut-être, des phrases dont la signification lui échappait comme lui échapperait un lutin, un petit animal craintif qui serait également pourvu d'ailes, cachées ou pas, des élytres, un étui en tout cas pour ses autres ailes, tendres et faibles, que le vent, même le vent, peut déchirer. Elle les laissait s'échapper, vas-y, sors, je ne vais pas te retenir, l'après-midi est trop beau, la nuit est faite pour fermer les yeux et que rien de trouble en provenance des miroirs ou de l'extérieur ne s'infiltré dans ton cerveau, et le matin on ne pense pas. Il y a des êtres qui ont des ailes et pourtant les cachent. Dans le récipient, l'eau se rida comme sous l'action d'un souffle et Katja attendit ; elle attendit avec son chiffon à vitres dans la main jusqu'à ce que cela passe. Je ne vais pas y tremper mon chiffon – ça, en revanche, c'était une phrase qu'elle avait formée et composée. Je ne vais pas tremper mon chiffon au milieu des êtres ailés dans l'eau au milieu des gouttes. Elle attendit tandis que Mme Helena souhaitait la bienvenue à dame Nashiru et que la maison se méfiait sans que personne, sauf elle, ne s'en rendît compte.

Les bois de la charpente, ce squelette mou, ce qui reste, ce qui brûle, ce qui se dresse à contre-jour lorsqu'il n'y a rien d'autre encore qu'un trou et qu'une échelle dans le vide, sentirent cela avec davantage de force puisque la vie, jamais, ne les abandonne, pas même fossiles,

charbon ou cendres, jamais : dans les poutres et les cadres, dans les linteaux, les garde-fous et les balustrades, le long des plinthes et dans les estrades, les parquets et les rebords des fenêtres, les lattis, dans les chevrons précaires des mansardes, les fibres du tissu imparfait se tordirent, laissèrent entre elles un vide minimal puis s'étirèrent, retrouvèrent leur place à regret et au prix de grands efforts, se cherchant, l'une emboîtant sa courbe dans l'obéissante cavité de l'autre. Il se dit, il se disait, on ne cesse de retrouver cette affirmation en des lieux et des temps éloignés les uns des autres, que les arbres du monde entier communiquent entre eux, absolument tous, par une seule et unique racine qui naît dans la lagune dite de Yize, parcourt sept lieues et se divise en sept racines qui se divisent chacune en soixante-dix racines qui se divisent chacune en sept cents racines et ainsi de suite sous la terre entière et sous les mers également et elles alimentent les arbres. Katja était convaincue qu'il en était ainsi – comment pourrait-il en être autrement ? – et en regardant les troncs rugueux dans le parc elle s'efforçait de voir ce réseau semblable à des veines, elle regardait ses poignets et le creux de son coude puis elle regardait le sol sur lequel elle marchait. Elle avait essayé de dire à Wulda ce qu'elle savait ; évidemment, Wulda était idiot et ne comprenait rien, elle avait des doigts en laine et un caillou dans la cervelle et l'avait regardée comme l'aurait fait un chien, voici comment elle l'avait regardée tandis qu'elle lui parlait. La tête de Wulda ne vibra pas, contrairement aux pierres des fondations de la maison qui firent entendre leurs voix âpres, reprises en chœur par les marbres des salles de bains et de la cuisine, par les

seuils des portes et les marches de l'entrée, et les grains blancs d'un mortier séché depuis des années se faufilèrent dans les interstices. Les treilles et les grilles, les couronnements, les gouttières, les serrures, les gonds, le paratonnerre et les robinets, les chapeaux de cheminée, les fleurons, les claies, les barres, les portes coulissantes et les clôtures se plaignirent comme si la rouille les rongerait. Les encorbellements et les soubassements bougèrent à peine, ainsi que les mutules, les larmiers, les meneaux, les équerres, les corniches et les chaînes d'angle. Plus rien ne serait comme avant, plus rien n'occuperait l'emplacement qu'il avait occupé, mais Mme Helena, satisfaite, indiquait à sa nouvelle hôte de la suivre et lui disait non, oh non, je vous en prie, ne vous encombrez de rien, pas même du carton à chapeau, laissez donc vos bagages à l'entrée, la servante les portera sans tarder dans vos appartements. Les pierres, le bois et le métal se calmèrent, l'eau lisse montra le visage de Katja qui s'y penchait, le chiffon à vitres en main, la maison respira, les murs se redressèrent le dos bien droit, les fenêtres s'éclaircirent, les battants des portes brillèrent et leurs panneaux étincelèrent. Où peuvent-ils être, se demanda Katja avant de se répondre autre chose qu'elle ne comprit pas non plus : dans l'enfance. C'étaient peut-être les êtres ailés. Ou pas : c'étaient les mots que lui disait qui donc ? Luduv, il y avait longtemps, à l'oreille.

## 2.

Habillée comme toujours de noir, d'un noir qui ne prétendait pas au deuil puisqu'il n'était pas rare qu'une broche verte, un foulard jaune d'or, des soutaches ou des manchettes – mais, naturellement, nuls festons ou dentelles – éclairent son vêtement sombre, Mme Helena marchait avec un pas d'avance, un seul et rien qu'un seul car elle n'aurait pas voulu paraître grossière ou simplement impolie, devant dame Nashiru, comme pour la guider, lui ouvrant le chemin tout en lui faisant visiter la maison, sans empressement mais sans pour autant se laisser aller à une lenteur excessive, guidant le regard de sa nouvelle hôte sur la solidité de la maison, le bon goût de ses moindres détails, la disposition des lumières et surtout la qualité exceptionnelle de certains meubles, tableaux, pièces en porcelaine ou en argent. En outre, avec un certain agacement, en essayant de ne pas penser avec trop d'insistance à une question aussi délicate afin que son visage ne trahisse pas autre chose qu'un intérêt aimable, Mme Helena se demandait si dame Nashiru parviendrait à suivre son rythme si jamais elle accélérât le pas. Elle avait entendu dire, ou avait lu quelque part, qu'au Japon les mères et

les grands-mères, de désagréables vieilles femmes qui pataugeaient dans leur propre rancœur, enfermaient dès leur naissance les pieds des fillettes dans de petits étuis en bois pour les empêcher de grandir, et que les hommes au moment de choisir une épouse s'assuraient que les candidates eussent des pieds minuscules et choisissaient celle aux extrémités les plus recroquevillées. Les faisaient-ils se mettre en rang pour leur demander de se déchausser ? Expliquaient-ils à l'une ou l'autre « oui, je t'aime beaucoup mais tes pieds ne sont pas assez courts » ? Parcouraient-ils les rues et les salons en fixant le sol des yeux à la recherche des pieds de leurs rêves ? Y avait-il des concours, des examens et des prix ? Les femmes de la haute société disposaient-elles d'étuis plus hermétiques, plus beaux, plus marquetés, façonnés, peints, impossibles à ôter, inviolables et par conséquent plus efficaces que ceux dont étaient affublées les femmes pauvres ? Certaines jeunes filles, dans les écoles ou les fêtes, étaient-elles mises à l'écart car leurs pieds n'avaient pas la petitesse de ceux des autres ? Elle n'avait pas vu les pieds de dame Nashiru, cachés par l'ourlet de sa jupe, et jamais elle ne baisserait les yeux pour essayer de deviner s'ils étaient normaux ou affreusement petits avec un cou-de-pied saillant comme une protubérance de chair contrariée. Peut-être pourrait-elle les apercevoir si un soir dans le salon dame Nashiru croisait les jambes au moment où elle passait en offrant des chocolats après le repas, ou si en sortant un jour de pluie elle soulevait sa robe pour ne pas la tacher. Elle avait néanmoins l'impression que dame Nashiru marchait avec une facilité presque éthérée et son visage, lorsque Mme Helena s'arrêtait pour soulever un rideau ou

ouvrir une porte, était aussi placide qu'au moment où elle avait franchi l'entrée et lui avait tendu sa main gantée. Mme Helena conclut que les pieds de dame Nashiru devaient être normaux, que personne ne les avait enfermés dans de petits étuis en bois le jour de sa naissance, qu'elle n'avait jamais crié de douleur ni n'avait essayé d'ôter ces maudits carcans tandis qu'une vieille aux lèvres serrées lui recommandait avec une secrète réjouissance de faire preuve de patience et de tenir bon comme elle et sa mère et la mère de sa mère avaient tenu bon avant elle, et qu'elle pourrait même l'accompagner dans l'atelier de M. Vorge, le cordonnier de la rue de Rede qui lui faisait ses chaussures, et la voir montrer sans honte aucune ses pieds lorsque l'apprenti prendrait ses mesures. Ce qui n'était qu'une façon de présenter l'affaire car elle ne ferait jamais une chose aussi inconvenante que sortir dans la rue avec dame Nashiru, elle en était persuadée, et attirer les regards dans une ville où tant de gens la connaissaient, en compagnie d'une étrangère.

Dame Nashiru n'était pas habillée de noir : elle portait un vêtement deux pièces jaune moutarde à liserés et boutons marron. Le col de sa veste s'ouvrait sur un chemisier en soie jaune. Son chapeau, ses gants et, supposait Mme Helena, ses chaussures également, étaient marron. Elle avait un manchon en fourrure de renard à la main droite et de son avant-bras gauche pendait un sac à main en cuir marron. Elle avait un double collier de perles et des boucles d'oreilles assorties. Des perles d'une opale si pure que Mme Helena s'était demandé en les voyant arriver depuis la rue et quasiment briller dans l'obscurité du vestibule avec une phosphorescence de diamants, si elles ne venaient pas d'être

pêchées en mer, si elles ne continuaient pas de goutter, humides et salées, sur les épaules de dame Nashiru. Dame Nashiru souriait et acquiesçait. De toute évidence, elle appréciait ce qu'elle voyait de la maison de la rue Scheller.

### 3.

M. Pallud les entendit passer devant sa porte. Il entendit les pas de la gigantesque Lundgren, maîtresse, propriétaire, gouvernante et patronne de la maison, et il entendit d'autres pas, étouffés et légers, agiles mais ni pressés ni imprudents ; des pas, du côté de Mme Helena, impossibles à confondre ; des pas sur une surface connue, obéissante et dominée depuis longtemps, des pas qui pourraient être ceux du général quand il va compter les morts sur le champ de bataille après le combat en attendant l'arrivée du roi qui vient le féliciter pour la réussite de la campagne – les généraux comptent-ils leurs morts ou confient-ils le sale boulot au plus misérable de leurs sous-officiers ? Le général, en tout cas, ne marcherait pas comme ces autres pas que M. Pallud venait d'entendre, ni sur le champ de bataille ni sur aucun autre sol ; il marcherait le dos bien droit, la tête presque entièrement rentrée dans ses épaules levées, les yeux fuyants qui ne se poseraient sur aucun angle des murs environnants, ni à gauche ni à droite de quiconque lui adresserait la parole ou avancerait à sa rencontre, mais qui regarderaient au loin le chemin brumeux par où arrive le roi. Les conquistadors

avaient dû fouler le sol du Nouveau Monde comme Mme Lundgren marchait chez elle, du trottoir au jardin et de la cave à la mansarde, de cela M. Pallud était sûr à chaque fois qu'il pensait au jour où il partirait : avec confiance et admiration, avec fermeté, sans tromperie, messagers des dieux, pourvoyeurs de mort, légèrement effrayés, peut-être, mais sans que leurs sourcils ne froncent et faisant ostentation de leurs bottes usées et du fin cuir de Cordoue de leur caparaçon taché de sueur et de vin : ai-je vraiment traversé la mer, vaincu des monstres squameux, fait tout ce chemin jusqu'ici ? Est-il possible que les plantes, la terre, le ciel, les femmes, les fleuves, la mission de propager la vraie foi, l'or et l'argent et les villes et les tempêtes m'appartiennent ? C'était alors qu'il décidait que oui, qu'il partait, non seulement de la maison et de la ville, mais aussi de la contrée, du pays, du continent et du monde connu : partir vers l'Amérique, mettre ses vêtements et ses trésors dans un grand coffre – à qui appartenaient les autres pas, ces pas inconstants et presque silencieux avalés par le tapis, atténués par les murs, à peine devinés à travers les vitres de la porte, à qui ? –, monter sur un bateau à la quille tissée d'or et de sang et au taille-mer affilé, un bateau de cinq cents pieds de longueur, le capitaine irascible, les flûtes de vin glacé sur le pont, les confidences à l'aube, les parties de backgammon à l'heure de la sieste, et débarquer dans un port à l'autre bout du monde, Lima peut-être, ou Buenos Aires ; Buenos Aires, voilà, des bâtiments en cristal, des rues pavées d'or, des femmes brunes qui se déhanchent, de la musique mielleuse, au bord de la mer chaude. C'était la nouvelle hôte, le côté des pas inconnus, c'était elle, la nouvelle hôte annoncée par Kati-Kati, cette

insolente jeune femme qui retirait les plats et les assiettes avec une brusquerie presque festive, ils étaient ceux de la nouvelle hôtesse, ces pas dorés, ou plutôt soyeux, ces pas bruns, ces pas de dame. Kati-Kati parlait beaucoup, avec son col boutonné et ses manches longues selon les ordres de Lundgren, mais si jamais on tendait la main, parce qu'après tout ce n'était qu'une servante, elle faisait un mouvement d'esquive, projetant ses fesses de l'autre côté, hors d'atteinte, tout en prenant des airs offensés comme si elle était madame en personne. Dans ces pays lointains aux villes blanches peuplées d'hommes rondouillards qui fument des cigares entre leurs moustaches sous d'énormes chapeaux de paille tout en surveillant leurs femmes d'un œil torve, M. Pallud pourrait être admiré pour sa prestance, sa tête encore blonde, ses yeux transparents, ses mains blanches et fines. Il ouvrirait une boutique dans laquelle il montrerait ses trésors et leur attribuerait des prix si élevés que personne ne pourrait rien acheter. Il boirait du café et des alcools doux, il parcourrait les rues sous le soleil vêtu d'un costume en lin en s'appuyant sur une canne en bambou à poignée d'or, et épouserait l'héritière d'un propriétaire terrien millionnaire qui lui serait évidemment infidèle, mais cela ne lui importerait pas. Il aurait des amis. Peut-être occuperait-il un quelconque poste semi-officiel. Il deviendrait influent. Il s'entourerait de mystère et de très jeunes femmes qui le serviraient en exposant nuit et jour leur sourire aux dents si blanches. Il espérait que la nouvelle hôtesse serait logée à l'étage, dans la chambre de devant, inoccupée depuis un moment : quelqu'un au pas si léger lui convenait, un pas aussi léger que celui du jeune

Gangulf qui se déplaçait comme le renard, léger comme celui d'une personne suspecte, léger comme l'autour qui chasse sans presque toucher le sol, comme un cotre qui vire de bord pour s'imbiber du dernier vent, comme la gerbille et le droséra, comme un péché véniel.

La chambre de M. Pallud ne donnait ni sur la rue Scheller ni sur le jardin, mais sur une cour latérale. M. Pallud appelait « mes appartements » ce qui n'était en réalité qu'une seule pièce dans laquelle une arcade formait une sorte d'excroissance, un coin qui l'autorisait à employer le pluriel même s'il ne s'agissait pas vraiment d'une pièce supplémentaire. Il y avait installé une table et autour de la table les étagères où il exposait ses trésors. Il les changeait de place, il cherchait une position plus favorable pour chacun d'eux lorsqu'il les nettoyait ; il les caressait, jouait avec eux, leur parlait ; il invitait les autres hôtes de la maison à venir les contempler tandis qu'il leur expliquait où il avait obtenu chaque objet, combien cela lui avait coûté, comment il s'y prenait pour que l'un conserve son éclat ou l'autre son moelleux, de quelle manière il en avait restauré un autre encore, leur histoire telle qu'il la connaissait ou l'imaginait. Les appartements, cette chambre étranglée par les jambages et le linteau de l'arcade jusqu'à en former presque deux, étaient tapissés dans un ton très clair, approprié pour refléter la lumière qui pénétrait par l'unique ouverture sur l'extérieur, une grande fenêtre, plus large que haute, dans le mur qui faisait face à celui de la porte et qui formait également le fond du coin supplémentaire. Vue de dehors, cette fenêtre était un faux balcon avec une balustrade en pierre collée au mur aveugle sous le rebord, soutenue par neuf petites

colonnes sur le chapiteau desquelles avaient été façonnées des feuilles de chêne entrelacées. M. Pallud, lors de son installation, avait demandé que les stores et les rideaux qui couvraient la fenêtre fussent retirés, et bien que Mme Helena fût étonnée par cette demande, elle l'avait acceptée en se disant que ce n'étaient là que des caprices de vieux garçon, et que cette fenêtre nue ne causerait aucun dérangement, aucun risque, puisque la cour latérale était fermée et que personne, depuis aucune des maisons voisines, ne pouvait l'épier. Le faux balcon et la vraie fenêtre de M. Pallud étaient bien à l'abri des regards et des bruits, les roues des voitures sur les pavés, les voix des enfants qui jouaient dans la rue Scheller quand il faisait beau temps. Ainsi, sans rideaux, en silence et avec des murs blancs, la chambre était bien éclairée de jour et M. Pallud pouvait s'occuper de ses trésors et remplir des cahiers, dont il terminait déjà le cinquième, avec les dessins, les descriptions et l'histoire de chaque objet. La nuit, M. Pallud allumait une lampe sur le bord de la cheminée, approchait un fauteuil qu'il plaçait dos au cercle de lumière et lisait jusque très tard. Il lisait les sept tomes de Heindesberg sur l'histoire des jouets du néolithique à 1850 et le traité de Des Moines sur les miniatures. Parfois également une *Vie de Penio de Menda* publiée à Nuremberg en 1799, sans mention d'auteur.



## 4.

Vers l'année 1801, un marchand de tissus répondant au nom de Hœnke ou Hencken avait fait construire la maison. La même année était mort le baron von Hardenberg, autrement nommé Novalis, à la suite de quoi le marchand avait commencé à perdre le peu de patience qu'il avait jamais eue envers les excentricités de son fils cadet. La maison avait toujours été cossue bien qu'elle semblât, dès son achèvement, non pas modeste mais certainement austère. On sut dans toute la ville que le gros marchand – gros, du moins, selon la peinture qu'en fit un peintre inconnu n'ayant laissé que deux lettres, L et R, en guise de signature et une date restée incertaine, 1802 ou 1809, sur ce portrait qui, au fil des propriétaires successifs, avait voyagé de la cave au grenier avant qu'un antiquaire, qui prétendait connaître un millionnaire nord-américain passionné par les vieux portraits de vieux messieurs défunts, ne fît main basse sur lui – avait confié la construction de la demeure à un architecte qui venait du Sud, fuyant les guerres de la révolution, la tête et l'humeur pleines du rêve d'une république cisalpine qui, selon les notables du coin, participants assidus au salon de

l'auberge d'Ancher, ne verrait jamais le jour. L'architecte avait un frère jumeau qui avait été souffleur de verre et était malade des poumons, mais il n'avait ni femme ni enfants, et ses premiers dessins de la maison à construire avaient provoqué l'indignation du marchand de tissus : il n'était pas un de ces godelureaux de la cour de France, avait-il dit ; il n'avait pas besoin de colonnes damassées, de petites fenêtres aux verres colorés ou de perrons courbes ; il n'était qu'un pauvre commerçant requérant une maison solide et confortable, aux grandes chambres, aux fenêtres carrées, aux portes généreuses, avec une ample cuisine et surtout une cave spacieuse et sèche où entreposer les tissus, et si l'architecte qui avait fui la Vénétie n'était pas capable de lui dessiner quelque chose comme cela, il se verrait obligé de recourir à un autre. L'homme avait besoin de l'argent que le gros lui paierait, de sorte qu'il promit d'arrêter les fantaisies ainsi que le lui demandait son commanditaire et s'en alla consulter son frère qui gisait dans un lit sur lequel le soleil se posait le matin, dans une maison pour malades contagieux tenue par les religieuses de Magdala ; toussant, la poitrine creuse, des taches rouges sur les joues et des taches blanches sous les yeux, son frère lui dit que la contrariété est une vertu et ne put quasiment rien lui dire de plus car il se remit à tousser. L'architecte voulait son argent, le marchand voulait une maison appropriée et le malade voulait continuer à vivre. Les religieuses de Magdala priaient nuit et jour, elles priaient pour les réprouvés, pour les moribonds, pour les filles perdues, pour les voleurs et les traîtres, pour les malheureux et les souffrants. Le malade mourut, en douceur, à l'aube, dans son sommeil, dès que la maison fut

achevée. Elle était sobre, sérieuse, grave, ne comptant qu'un rez-de-chaussée, une cave et un étage, sur un des côtés de la rue Scheller, qui ne s'appelait pas encore comme ça et n'était pas encore pavée : elle s'appelait la ruelle du Moulin parce qu'en son extrémité la plus lointaine s'était trouvé un moulin à eau qui avait été converti, le cours du fleuve ayant été dévié par l'assèchement de la mare qu'il formait au carrefour de la ville, en ateliers textiles. Malgré la boue, malgré la distance de la place du marché et de l'église, le marchand obéit à ses rêves mesquins, à ses petits intérêts, à la petite voix métallique qui lui obstruait les oreilles et souvent les yeux et la bouche et qui, au moment d'acheter les terrains, lui dicta qu'il serait très avantageux de se trouver si près de celui qui fabriquait ce qu'il vendait. Il les voyait déjà, ses serviteurs, il pouvait les voir aller et venir sous le soleil ou le vent, mais pas sous la pluie pour ne pas risquer d'abîmer les tissus, le débarrassant de l'obligation de payer des charrettes et d'acheter des chevaux – lui qui avait déjà bien assez avec une voiture familiale, un cheval balzan, deux bai sombre et un pie –, il pouvait les voir, ses serviteurs, aidés lors des journées particulièrement chargées par quelque vagabond ou nécessiteux qui saurait se contenter d'un quignon rassis et d'un morceau de fromage aigre, entasser un ballot après l'autre dans la cave. Notre marchand se frottait les mains : des bobines et des fils de chaîne à ses étagères, de l'ensouple à ses coffres, des lisses à son escarcelle, la pédale ferait monter et descendre la lame du métier à tisser à son seul bénéfice. L'architecte s'en retourna à ses terres et les assidus du salon d'Ancher hochèrent la tête, non pas en signe de deuil mais avec la certitude de

ceux qui savent de quoi ils parlent puisque cela fait des années qu'ils le disent et qu'ils ont vu se réaliser leurs prédictions un nombre incalculable de fois. Néanmoins, la boue, le rêve, l'insomnie et la mesquinerie donnèrent raison au marchand et il éclaira la maison à l'huile fine, la décora de tapisseries et de chaises ouvragées et il chauffa les pièces avec de profonds foyers et les chambres avec des poêles en fer dont le fond des plateaux était orné du visage en relief du dieu du feu qui crachait des flammes par les oreilles, le nez et la bouche. La fille à marier sema sur le terrain autour de la maison les graines de plantes qui, lui avait-on dit, donneraient des fleurs de toutes les couleurs, et l'une de ses plantes – bonne qu'à attirer les insectes, selon son père – grimpa jusqu'à sa fenêtre, ce qu'elle considéra comme de bon augure ; mais cette plante, il fallut que ce fût justement celle-là, ne donna nulle fleur. Le fils qui avait pleuré la mort de M. de Novalis écrivait des pamphlets contre l'empereur et l'aîné ne cessait d'affirmer que l'Europe était épuisée, défaite, finie, appauvrie, que le mieux c'était de partir pour l'Amérique, ce monde où l'or se ramassait à la pelle à fleur de terre, qui offrait bonheur et richesse pour tous, où il suffisait de travailler une année pour passer le reste de sa vie dans le luxe et l'oisiveté. Ni l'empereur ni les fleurs – mais un mari riche pour sa fille, ça oui –, ni l'Amérique n'intéressaient le propriétaire de la maison de la ruelle du Moulin. Car non, ce n'était pas encore la rue Scheller même si, depuis qu'il avait acheté le terrain, elle s'était étirée jusqu'au-delà des ateliers, suivant une courbe qui obéissait au cours du fleuve, édifiant des maisons spacieuses, dures et carrées comme celle du marchand de tissus. Personne

ne s'en étonna au salon de l'auberge d'Ancher : ils connaissaient ce garçon et avaient auguré quelque chose de cet ordre, mais des blagues diverses, certains énoncés en vers et même une affichette maladroitement rédigée et dessinée, collée à un mur, surgirent à la suite de la bourde des soldats qui, plutôt que de mettre à bas la porte du marchand, détruisirent celle de son voisin et emmenèrent tous ceux qui s'y trouvaient au cachot. Les soldats, et plus encore ceux qui les commandent, ne sont pas des personnes qui se caractérisent par leur rapidité et leur vivacité d'esprit, c'est tout le contraire ; tandis qu'ils écoutaient, qu'ils se faisaient répéter ce qu'ils avaient écouté, qu'ils y réfléchissaient, demandaient des éclaircissements, affirmaient avec insistance qu'ils ne s'étaient pas trompés, écoutaient de nouveau et essayaient de comprendre, le marchand avait eu le temps de convertir en or presque toutes ses possessions, d'entraîner ses fils déguisés en palefreniers jusqu'à la frontière – non sans avoir auparavant donné la main de sa fille à marier au propriétaire de l'atelier, *via* un contrat de mariage stipulant que la maison resterait la propriété de cette dernière et qu'il ne pourrait la vendre sans son consentement –, et de partir on n'avait jamais trop su où. On raconta ensuite qu'il était à Cajamarca ou Catabamarca, une de ces villes de l'Amérique en pleine forêt d'Amazonie où poussent du néant l'or, les diamants, les fièvres, les fruits exotiques, les grains et les fibres, les esclaves et les bois odorants. La fille avait quatorze ans et le propriétaire des ateliers textiles soixante-trois. Elle était mesquine comme son père, mais de sa mère morte à force d'accouchements elle avait amené au monde une pincée de goût du

beau aggravé par le délire de son frère qui écrivait des hymnes calqués sur ceux de M. de Novalis et les lui lisait la nuit en secret, très tard, à la lumière d'une bougie. Elle ne voulait pas les entendre, elle voulait seulement dormir, se pelotonner sous les couvertures, poser la tête sur l'oreiller et dormir, mais les mots rampaient dans son demi-sommeil et peut-être que ses yeux les voyaient et que ses oreilles les entendaient et que la pulpe de ses doigts les touchait et que le sommeil les capturait car elle ne les oubliait plus, et non seulement elle ne les oubliait plus mais ils éclataient le lendemain en rêves et projets. Elle ne fut probablement pas heureuse, mais le propriétaire des ateliers textiles ne cessa de s'enrichir et avait été marié auparavant à une femme qui était morte sans lui donner d'enfants : maintenant, il avait une jeune épouse au ventre et aux seins gonflés et une imagination sourde et aveugle à toute impossibilité. Il planta des arbres devant la façade de la maison qui donnait sur la ruelle, il ajouta un étage supplémentaire pour les chambres des serviteurs, fit un jardin pour elle et pour les enfants qui furent au nombre de sept, dont quatre survécurent. Le propriétaire des ateliers textiles ne connut pas son septième fils, qui fut un de ceux qui vécurent de nombreuses années. Il se réveilla une nuit avec des douleurs atroces dans la poitrine et les bras, il fut malade quatre jours et durant ces quatre jours on le saigna, on lui mit des emplâtres et des sinapismes, on lui fit des topiques, on murmura des déprécations, on pria des rosaires, on lui refroidit les pieds et lui chauffa le ventre, on lui fit boire du jus de chouma et de l'extrait d'arbre à orchidées, tout cela inutilement car au bout du quatrième jour il rendit malgré lui, en

luttant pour la conserver, son âme au Seigneur. Sa veuve encore jeune, rose et ronde, bouche généreuse, des yeux comme ceux de son frère visionnaire, des cheveux jaunes jusqu'à la taille qu'elle attachait en un gros chignon sur sa nuque soutenu par des épingles en fin métal et pierres précieuses, eut son septième enfant entourée d'une compassion dont elle ne voulait pas, l'allaita et l'appela de tous les noms qu'elle avait cessé de donner aux autres au fur et à mesure de leur croissance, prenant soin de ne pas employer ceux qu'elle avait inventés pour les enfants qui n'étaient plus là, tandis qu'elle administrait les ateliers et comptait l'argent qu'elle accumulait. L'auberge d'Ancher avait changé de propriétaire et ceux qui se réunissaient dans son salon tous les soirs s'étaient dispersés vers les quartiers autour du marché : il n'y eut personne pour hocher la tête en prédisant un malheur. La veuve se remaria et son nouveau mari, jeune cette fois, riche mais pas autant qu'elle, l'emmena vivre à Kiel. Ils chargèrent toutes leurs possessions, nombreuses, enfants, meubles, serviteurs, vêtements, animaux, et partirent. La maison resta là, qu'elle ne voulut pas vendre.

Elle fut vide pendant dix ans jusqu'à ce que les autorités de la ville décident de la démolir non sans avoir préalablement publié un avis qui demandait aux propriétaires ou à leurs héritiers de se présenter. Personne ne se présenta : personne, peut-être, ne fut au courant ; les héritiers, qui étaient loin, où qu'ils se trouvaient, ne surent peut-être pas que la maison qu'avait fait construire le grand-père tant d'années auparavant – alors que paraissait le *Rheinischer Merkur*, que mourait M. de Novalis, qu'était signée la paix de Lunéville – était en danger.

Elle resta debout, pourtant ; malgré les conspirations et le désespoir, malgré la nuit de l'empire et la couleur de l'horizon, elle resta debout, solide et carrée, aveugle et muette avec ses fenêtres murées, parcourue de mauvaises herbes, constellée de taches d'humidité, mais entière, jusqu'à ce que brille la municipalité qui décida d'y installer ses officines de recensement et de cadastre. La ruelle du Moulin devint la rue Scheller, puisque la mémoire commençait à se réveiller, et des pavés couvrirent la boue, puisque le monde commençait à se transformer. On se contenta de la nettoyer, rien de plus ; il n'y eut pas d'ornements, pas de plantes qui grimpaient vers les balcons, il n'y eut aucune tapisserie, aucun rideau, aucun meuble raffiné ; seulement une attente, une manière de rester, de voir sans parler, une torpeur plutôt qu'un sommeil sans rêves, l'activité inutile de petits hommes inutiles qui ne regardent pas et ne verraient rien s'ils regardaient, la prétention de tromper la mort, un stratagème, une astuce.

Lorsque la municipalité vendit une partie de ses propriétés, la maison était un corps nu et dur qui détonnait dans un paysage en changement, un corps attentif, résonnant, par lequel étaient passés puis partis pour toujours les voix et les pas, les malheurs, les petits riens, le cri des nouveau-nés, certaines ambitions touchant au sublime, et même la lourde ombre de M. de Novalis. Elle fut achetée par un magistrat connu dans toute la région pour sa sagacité et son talent oratoire, son rôle au sein du Parti progressiste et la beauté de sa femme. Étonnamment, à rebrousse-poil des événements, la maison se francisa : elle eut des balcons en fer au style surchargé, des mansardes, des terrasses, des

jardins tracés à la plume, des becs de gaz pour lui donner la lumière ; rideaux et tapis firent leur apparition, des liserés brodés et frangés, du cristal, des caissons et des vases dorés flanquaient les portes. Les meubles de la bureaucratie disparurent et ceux qui arrivèrent avaient de sveltes pieds arqués et des sièges moelleux tapissés de tissus soyeux. Les miroirs et les tableaux se multiplièrent, une fois par semaine l'on jouait de la musique et l'on chantait dans le salon et deux fois par an des invités arrivaient dans d'étincelantes voitures tirées par d'étincelants chevaux aux crinières et aux queues tressées et ornées de rubans de couleur, dont les sabots faisaient des étincelles sur les pavés de la rue Scheller, et des femmes vêtues de mousseline et de velours dansaient avec des hommes aux uniformes ouvragés et rutilants de médailles, avec épaulettes et brandebourgs. Rien de plus éloigné du gros Hoenke que ce maître de maison raffiné et souriant qui citait Blum et Ruge, soutenait Stephen Born et dansait avec la femme d'un membre de l'Assemblée sans pour autant perdre de vue le groupe qui se formait dans le salon et penser aux avantages qu'il pourrait tirer des sourires et dialogues qui y naissaient. Rien de plus différent du marchand de tissus que ce polémiste téméraire, bon catholique, membre du Gross-deutche, qui parlait de la question fédérale, du Volksgeist et de l'armistice de Malmö avec les hommes ; de Pergolèse, George Sand et du *Werther* avec les femmes. Et pourtant, malgré les différences, par-delà les années et les lunes, ils se seraient compris, ils auraient sympathisé, échangé des clins d'œil, des signes de reconnaissance : ils se seraient sentis complices dans leur appétit, leur détermination et leur assurance

qu'ils sauraient obtenir ce qu'ils s'étaient proposé. Le gros commerçant avait été vaincu par un fils halluciné et mélancolique ; le magistrat le fut par la crise financière et le malheur conjugal. Une des filles de la belle femme et du magistrat épousa un banquier et resta dans la maison lorsque sa mère s'en alla vivre à Londres et que ses frères se marièrent et achetèrent d'autres maisons. Elle ne se formalisa pas que son père apparaisse un matin d'hiver pendu à une poutre de la mansarde, le visage violet, les pieds nus, se balançant, suspendu par le cou à sa propre ceinture, poussé par le vent qui entrait depuis les fenêtres ouvertes ; ou peut-être crut-elle que c'était son devoir de rester, ou se sentit-elle plus proche de son enfance ainsi, gardienne de la mort du père, ou voulut-elle se la rappeler pour toujours chaque matin en l'ayant si près, ou l'oublier à force de passer à côté sans la voir. La fille s'appelait Hebe, un prénom grec qui veut justement dire la fille jeune, la fillette de la maison ; et son mari, barbare et très riche, s'appelait Heinrich-Marie-Joszeff. Elle aurait méprisé le gros marchand avare qui avait fait construire la maison dans laquelle elle vivait : elle n'aurait pas daigné le saluer si elle l'avait croisé sur l'avenue du nouveau parc, lui en voiture à marchepied, elle en calèche légère ; lui en vêtements sombres, cape et chapeau à larges bords, elle en blanc avec des rubans vert de mer, une capeline retenue par des épingles en or, une ombrelle en dentelle. Elle ne l'aurait même pas regardé, elle n'aurait pu être son complice dans l'ombre, comme aurait pu l'être son père. Mais de tout cela elle ne savait rien. Elle savait que son mari était un des hommes les plus riches de la ville et que par conséquent elle, ses fils, ses filles et leur maison

devaient être les plus beaux de la ville. Elle savait qu'elle aimait se lever tard, prendre un bain et se parfumer, faire des visites, jouer au whist, sortir avec ses fils et surtout avec ses filles qui lui ressemblaient tant, donner des repas et des fêtes, aller au théâtre, s'asseoir sous les arbres du jardin en été et près du feu de cheminée en hiver, voyager, écouter les chanteurs à la mode et se faire confectionner des robes coûteuses. Lorsqu'un doute la prenait, lorsqu'une ombre survenait, un hiatus, un froid, quelque chose qui l'obligeait à s'arrêter, un pas suspendu dans le vide, lorsqu'une question la traversait ou que le temps la trahissait, lorsque ce n'était pas elle qui riait mais l'ombre de la jeune déesse, de la fillette de la maison, le monde se balançait comme s'était balancé son père dans le vent, pendu à sa propre ceinture, et la vie perdait ses contours, devenait une chose inutile, sans épaisseur, sans substance, sans direction, une chose dont on peut se défaire sans que personne ne remarque qu'on ne l'a plus, et elle se demandait si je mourais maintenant, si je n'étais plus, n'existais plus, quelle empreinte resterait, quelle marque, quel indice, les vestiges de quoi, la trace de qui, que puis-je faire, qui se souviendrait de moi ne serait qu'un jour, un seul, et lors de ce dernier moment moi qui suis moi-même de quoi me souviendrais-je, de voyages, d'hommes, de bals, de robes, de fêtes, de monstres, de forêts, de mon père, de tremblements de terre, non, de jeux de cartes, de vins, de larmes, d'êtres aux ailes ductiles qui dansent dans un vent trop froid, d'abîmes sans fond dans lesquels on chute, et elle se disait non, oh non, non je vous en prie, mais ce n'était qu'une seconde, moins d'une seconde avant de faire le pas suivant, descendre l'escalier, monter

dans la voiture, partir. Le soir, elle permettait docilement que son mari la prenne et il pensait qu'elle avait l'air trop complaisante, tellement que c'était peut-être parce qu'elle avait un amant et se sentait coupable ; mais il la regardait et tout en la regardant il se souvenait de tant de choses à son propos qu'il décidait que ça n'était pas possible, qu'elle n'avait pas la fibre suffisante pour soutenir un mensonge compliqué, qu'elle était idiote, très belle et très idiote, heureusement pour lui. Et le lendemain matin, en sortant, il contemplait un instant la maison et la rue dans laquelle la maison se dressait et il pensait à sa femme, comme elle s'était montrée soumise et délicate, et en souriant il donnait un ordre au cocher. Il allait dans la fière rue Scheller, la rue des maisons de maître blanches aux bosquets et jardins que parcouraient des voitures comme la sienne tirées par des chevaux anglais ou arabes, éclairée la nuit par des réverbères à gaz, le long du fleuve. Il se disait qu'il y vivrait toute sa vie et qu'il y mourrait, mais il n'en fut pas ainsi.

Ils vendirent la maison dix-huit ans plus tard lorsque la fille cadette, qui était celle qui ressemblait le plus à sa mère, se maria, et ils s'installèrent à Berlin où Heinrich-Marie avait des intérêts dans plusieurs des nouvelles sociétés d'actionnaires. Ils furent tristes de la quitter : l'espace d'un moment avant le déménagement certains souvenirs retrouvèrent une consistance, avant de se dissiper ensuite dans le remue-ménage, ils se brisèrent en petits morceaux de plus en plus pâles qui restaient collés dans les coins, sur les plafonds, à l'embrasure d'une porte, dans l'ombre d'une banderole, et moururent abandonnés lorsque la dernière voiture s'en alla. Le nom du nouveau propriétaire était Lundgren ; il

était d'ascendance suédoise, arrière-arrière-petit-fils du poète Asa Lundgren et lointain descendant, disait-il, du fondateur de Lund. Son père était arrivé dans la ville en voyage d'affaires et n'était jamais retourné en Suède : il était resté, il s'y était marié, il y avait travaillé et amassé une discrète fortune ; il y avait eu cinq enfants, les y avait vus grandir et étudier, se marier et avoir des enfants, et il y était mort il y avait quelques années, six mois après sa femme. M. et Mme Lundgren avaient une fille dont le prénom était également grec mais elle ne ressemblait pas du tout à la femme du banquier, à la fillette de la maison toujours jeune et gardienne de la mort du père, peut-être parce que pousser mille bateaux dans la mer est très différent d'être toujours pareille aujourd'hui comme hier et comme avant-hier et demain comme aujourd'hui et comme hier. Alors qu'étaient installés les premiers téléphones, que la locomotive électrique se mettait en branle et que Maddox essayait la plaque de bromure d'argent ; alors qu'étaient publiés *Le Capital* et *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle* ; alors qu'à Vienne un jeune homme intranquille rédigeait sa « lettre du bac » à Emil Fluss ; alors qu'étaient inventés la torpille et le béton armé, les parents d'Helena Lundgren étrennaient la maison de la rue Scheller avec la fête de mariage de leur fille. Le mari était un médecin autrichien qui avait quinze ans de plus qu'elle et l'emmena vivre à Linz. Il avait vu une jeune femme sérieuse et forte, décidée et discrète, habillée en bleu clair, lente dans ses gestes et avare de ses mots ; une jeune femme qui ne dansait pas très bien et ne riait pas fort mais qui marchait en ligne droite sans trop bouger les bras ni faire de

gestes exagérés avec les mains, et il s'était dit que c'était la personne la plus adéquate pour l'attendre lorsqu'il revenait de ses consultations ou des salles de l'hôpital ; qu'elle serait là, sans poser de questions et sans trop attendre de lui ; qu'elle sourirait peu et ne demanderait pas trop. Elle avait vu un inconnu, quelqu'un d'aussi distant, d'aussi caché que les trésors enterrés des corsaires sur les plages de l'île de la Tortue ; un homme solide et imprévu qu'elle découvrirait petit à petit jusqu'à parvenir à l'or le plus précieux au fond du coffre marqué par le temps ; quelqu'un qui, d'abord avec réticence puis de bon gré, la laisserait entrer dans ses rêves et dans ses désirs ; quelqu'un qui lui prêterait l'eau de ses fantaisies pour qu'elle s'y baigne et en ressorte devenue une autre personne, vêtue elle aussi de l'or le plus exquis. Helena Lundgren se dit qu'elle n'avait vécu que pour ça, que pour ce moment où, lors d'une réunion entre jeunes personnes, elle l'avait vu qui conversait avec le père d'une amie à l'autre bout du salon où elle dansait avec quelqu'un de parfaitement oubliable. Les fiancés reçurent de magnifiques cadeaux car M. Lundgren avait de très bonnes relations avec les gens riches de la région, et ils partirent le soir même en train. Mme Lundgren pleura un peu, mais M. Lundgren lui dit allons, allons ; les invités s'en retournèrent chez eux et les servantes lavèrent les nappes et secouèrent les tapis.

On voyait le Danube depuis la fenêtre du premier étage de la maison du médecin, mais une usine de cigarettes raréfiait l'air qui piquait les yeux et le nez, surtout les jours de vent. Le cabinet de son mari était au rez-de-chaussée et Helena s'ennuyait à l'étage avec les fenêtres fermées.

Elle n'aimait ni coudre, ni broder, ni peindre à l'aquarelle ; elle avait une servante, une cuisinière et une jeune fille qui aidait pour le ménage ; la maison était propre et ordonnée, les armoires sentaient la lavande, la salle de bains la menthe et le salon le bois ; l'argenterie brillait et les verres en cristal chantaient. Elle avait de grandes et fortes mains, des jambes d'amazone et des yeux curieux : elle écartait les rideaux et regardait la rue, mais ça ne lui suffisait pas. Que son mari ne lui permît pas de sortir, de recevoir de visites ou de se chercher quelque activité, une distraction, cela l'avait d'abord flattée car elle avait cru qu'il l'aimait de façon exclusive, qu'il la voulait toute pour lui. Mais il était renfrogné et elle ne parvenait pas à franchir la distance qui les séparait ; lui prétendait qu'elle fût toujours là, toujours, et qu'elle ne le dérangeât pas, qu'elle ne lui parlât pas et qu'elle ne voulût pas qu'il lui parle ; parfois, il ne la regardait même pas, des heures durant, pendant tout un après-midi, une journée entière. Il devenait intraitable quand elle lui demandait de l'argent, n'importe quelle brouille l'irritait et il passait des jours sans lui adresser la parole, entrant et sortant de la maison comme s'il vivait seul. Un matin, au petit-déjeuner, elle le regarda enfin attentivement comme elle ne l'avait jamais regardé, pas même lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois au loin dans le salon où les jeunes gens s'étaient réunis cet après-midi-là ; elle le regarda tandis qu'il buvait son café les yeux baissés, elle regarda lentement, exhaustivement, ses cheveux, son front, ses tempes, son nez, passant ainsi de son visage à son cou, ses bras, à tout son corps rigide assis à la table comme un pantin articulé. Elle regarda ses mains, bougea sur sa

chaise pour regarder sa taille, ses hanches, ses cuisses, se baissa pour lui regarder les pieds puis elle se redressa et pensa aux instruments aiguisés, coupants, dans la vitrine du cabinet : si à l'aide d'un de ces instruments pointus elle lui faisait une incision sur le front et qu'elle descendait, descendait comme avec le regard, elle pourrait le contempler également de l'intérieur, séparer ses viscères chauds, gris ou roses, la graisse jaune qui les enveloppe, tremper ses doigts dans son sang, ses humeurs épaisses, jusqu'à trouver l'or. Elle sentit dans sa mâchoire puis dans toute sa bouche la douce saveur de l'expectative, l'attente de quelque chose longuement désiré. La femme qui avait lancé mille bateaux à la mer n'avait en vérité rien fait d'autre que partir de chez elle, c'est pourquoi elle ne bougea pas de sa chaise et le laissa s'en aller sans rien dire. Lorsqu'elle se retrouva seule dans la salle à manger, elle pensa à la maison qu'avaient achetée ses parents, une maison depuis laquelle on ne voyait pas le Danube mais une rue arborée, un autre fleuve, un jardin, les autres maisons ; elle pensa à la chambre avec balcon qui donnait sur les cimes des arbres, elle pensa à un arbre plein de fleurs blanches, et c'est alors qu'elle se leva, qu'elle ouvrit les fenêtres de la salle à manger et laissa entrer l'air irritant du dehors. Elle alla dans la chambre en ouvrant les fenêtres sur son passage, prépara sa valise, enfila un vêtement bleu clair, descendit les escaliers et quitta les lieux, sans rien dire non plus.

Jusqu'alors, toutes les femmes qui avaient vécu dans la maison de la rue Scheller auraient pu n'être qu'une seule femme qui avait fini par partir pour un autre pays, une autre ville, une autre maison, après

avoir mangé, dormi, enfanté dans cette maison. Elles étaient parties seules ou avec leurs maris et n'avaient rien laissé derrière elles. Helena Lundgren fut celle qui revint : elle avait eu fugacement un mari à ses côtés, elle n'avait pas enfanté, elle était partie et avait décidé de revenir et lorsqu'elle hérita de la maison elle pensa, contre tous les conseils, contre le bon sens et le sens pratique, qu'elle ne voulait pas la vendre et en chercher une autre plus petite ou un appartement dans le centre de la ville, qu'elle voulait en faire quelque chose, elle ne savait pas quoi. Elle la parcourut de nombreuses fois, la toucha, la plia, la pensa, la rêva et s'assit dans le grand salon du rez-de-chaussée pour réfléchir. Le thé, miroir obscur et oblique dans sa tasse, fumant dans la froideur de l'après-midi, lui renvoya comme s'il s'agissait d'une goutte de peinture jaune le reflet de la lumière de la lampe. Elle se dit qu'elle savait déjà, que sans savoir elle savait déjà. Elle posa la tasse sur la table et parcourut une fois de plus la maison en notant dans un cahier les aménagements qu'elle allait devoir faire.